

S'immerger pour prendre de la hauteur.

Pensées nées à l'occasion d'une sortie vtt par grand vent...

Peut-on comprendre l'eau, la pression, les appuis fuyants, le froid qui gagne la peau, la respiration qui se bloque, la délicieuse sensation de glisse ou d'ondulation, l'enfoncement des pieds quand on relève la tête, l'odeur de chlore, l'ambiance bleutée feutrée, les sons transformés sous l'eau...Si l'on ne va pas souvent nager?

Peut-on comprendre le froid qui engourdit muscles et cerveau, la canicule qui brûle et dessèche la gorge, l'altitude qui plante du coton dans les jambes, le brouillard qui rend tout humide et brouille les repères, la pluie qui trempe jusqu'aux os, la neige mouillée qui glace, la neige sèche qui virevolte et glisse sur le maillot, les jours bénis où la météo semble avoir été créée pour faire du vtt...si l'on ne roule pas par tous les temps?

Peut-on comprendre la fatigue et la surcompensation, l'hypoglycémie des premières sorties – l'économie énergétique des suivantes, les compromis force – vitesse, la douleur des efforts intenses à récupérations courtes, la « décharge motrice » des sprints explosifs, le gainage du travail de force, l'incapacité à réfléchir quand on est à fond...si on ne s'entraîne pas assidûment?

Peut-on comprendre l'importance du départ, l'anticipation des braquets, la gestion de l'effort au millimètre, la perte de lucidité quand on roule à fond, les fautes techniques dues à la fatigue, au stress ou aux deux à la fois, la force qu'on a quand on est expérimenté et qu'on sait dissimuler sa fatigue...si l'on n'a pas multiplié les compétitions?

Un proverbe dit "Si jeune savait, si vieux pouvait"...

Peut-on comprendre la misère, l'argent qui manque dès le 10 du mois, le choix à faire entre se vêtir ou se nourrir, entre se déplacer ou se loger, entre se chauffer ou chauffer ses aliments, entre manger soi-même ou nourrir ses enfants...si l'on n'a pas galéré une fois dans sa vie ne serait-ce qu'un mois?

Peut-on comprendre les ronces entremêlées qui vous empêchent d'avancer, être perdu au milieu de nulle part dans une forêt plate, les odeurs qui cessent par grand froid et reviennent au soleil, l'ail sauvage qui lève et la sève qui suinte des branches au printemps, la terre collante comme de la glue au dégel, glissante comme du savon aux premières pluies, cachée sous les feuilles en automne, dure comme la pierre, craquelée ou poussiéreuse en pleine sécheresse, le ciel bleu, gris, jaune, noir, blanc suivant les saisons, l'heure, le temps qu'il fait, les arbres verts, jaunes, marrons, rouges, gris suivant les saisons, serrés et élancés vers le ciel ou isolés et tout en largeur, les branches tantôt pliées par les fruits, cassées par le vent ou chargées de verglas, les feuillages qui bruissent au vent d'été, les tapis de feuilles de l'automne, mouillés par les pluies,

effrités par le gel, décomposés en hiver et déjà devenus humus au printemps...Peut-on comprendre cela si l'on ne parcourt pas la nature en toutes saisons?

Dans *Produire le monde*, Hervé Juvin dit « Une heure d'après-midi dans une tour de la Défense, en automne, est quarante fois plus pauvre en sollicitations sensorielles qu'une heure de promenade dans une forêt normande, pleine d'odeurs de champignons, de feuilles mortes et de fuites dans les buissons »...Doit-on comprendre qu'on peut devenir riche d'argent et pauvre en expériences sensorielles?

Actuellement mon petit Jules, sept ans et demi, veut des cartes Pokemon. Il en a déjà une vingtaine mais veut un lot de soixante cartes pour 15€. Mais maman a mis son argent sur un compte à la Caisse d'Epargne! Ce matin il me dit en pleurant « *J'aurais dû garder mon argent, maman elle peut aller le chercher à la Caisse d'Epargne, moi je ne peux pas!* ». Pauvre enfant...J'essaie de lui dire que les cartes Pokemon c'est « inutile », puis je me ravise un peu en me disant qu'au fond beaucoup d'adultes passent leur temps à se « battre » pour accumuler des « cartes Pokemon » (maisons, voitures, usines, actions...) au détriment des autres.

Peut-on comprendre son petit si l'on ne fait pas l'effort de se mettre un peu dans sa tête de sept ans? (cela ne signifie d'ailleurs pas qu'il faille tout lui accorder).

Pour comprendre il faut s'immerger...Actuellement se multiplient les expositions et festivals à caractère écologique. C'est souvent un bon business, avec accès en voiture individuelle, salles surchauffées, grands écrans de projection...Ça me paraît peu éducatif en comparaison d'actions où l'on emmène vraiment les gens dans la nature. Mais c'est plus facile à organiser et on met moins de bâtons dans les roues à ce genre d'initiative qu'à la moindre sortie en plein-air ou à la moindre initiative de cultiver une plante au sein d'une école.

Les festivals, expositions, débats...sont de l'ordre du *discours* plus que de l'*action* permettant de *comprendre*, au sens étymologique du terme : « prendre avec soi, faire sien ».

En parcourant la nature par des moyens non-motorisés on comprend qu'on préserve le monde en s'émerveillant plutôt qu'en dominant...Il y a beaucoup à gagner à se perdre dans la nature...Les déplacements non-motorisés sont un puissant moteur écologique...En accumulant moins et en consommant peu on s'enrichit autrement...On peut être prisonnier de l'argent dans un système de finance mondialisée...On peut éprouver une grande liberté dans un jardinet ou une marche de trois kilomètres...On creuse pour trouver du pétrole qui un jour s'épuisera, on peut creuser indéfiniment au fond de soi, on trouvera toujours quelque chose.

On peut essayer d'adopter une attitude plus poétique, plus « douce », dans les écrits et dans la vie. Comme le montre Bernard Boisson dans *Nature primordiale* (voir <http://www.cycles-lapierre.fr/lapierre/sc/jean-paul-stephan-envers-du-velo>), une des clés pour sauver la planète est la transformation de notre manière de voir les choses : émerveillement plutôt que domination, poésie plutôt que froide gestion, écologie plutôt que finance...tout un programme.

À bientôt pour un article sur les *toilettes sèches*...